**Eglise Protestante Unie de Saint-Chamond**

**Alain Pélissier, pasteur**

**Matthieu 5, 1-12 & Matthieu 6,25-34**

La lassitude

Chers amis, frères et sœurs,

Dans les discussions que j’ai eues ces derniers jours, j’ai été marqué par le poids grandissant de notre situation sanitaire. Avec tristesse, ce sera bientôt le premier anniversaire de l’installation du virus. Cela nous pèse. Un ras le bol général s’instaure. Il ne vient pas seul. Il est accompagné par la crainte, l’angoisse, l’abattement. Il engendre des préoccupations économiques, personnelles, communautaires, sociales. Je n’arrive pas à déceler si j’amplifie ou pas, si je suis plus sensible qu’il y a quelques semaines ou mois à ces signes de lassitude, mais en tout état de cause, ils existent franchement.

La première réaction pourrait être un refus de la lassitude ou, plus exactement, une posture face à cette lassitude. On se met à convoquer tout ce que nous avons dans nos placards, de valeurs, de convictions, de témoignages, pour s’en sortir. Cela consiste à faire front, armes à la main. C’est prendre sur soi. C’est faire appel au courage. C’est peut-être aussi déclamer une ode à l’espérance.

C’est chanter sur tous les tons la célèbre chanson « ça ira mieux demain ».

Plus que la chanson, vous avez effectivement dans la parole biblique un appel fort à l’espérance.

Elle fait partie de la confession de foi chrétienne, des articles de foi.

Elle est chevillée au corps.

Trois choses demeurent, la foi, l’espérance et l’amour, dira l’apôtre Paul.

Est-ce, pour autant, la seule attitude possible, acceptable, souhaitable ?

J’ai un doute.

Il ne faudrait pas que la recherche à tout prix du courage et de l’espérance pose un voile pudique, trop pudique, sur la lassitude. Et plus encore, que ce voile à son tour amplifie le malaise, détériore davantage notre santé mentale.

Je ne suis pas sûr que s’en remettre et psalmodier tous les versets sur l’espérance soit la seule attitude à encourager.

La psychologie en tant que telle est une science humaine très récente. Les jeunes générations ne peuvent pas imaginer sans doute la jeunesse de cette science. Alors qu’aujourd’hui elle est étudiée et utilisée au quotidien, peut-être même exagérément parfois, sur son acte de naissance ne figure que le XIXème siècle, et même la fin du XIXème.

Alors, bien sûr, les écrits bibliques ne tiennent pas compte de la psychologie. En tout cas, comme science. La bible n’est pas un traité de psychologie comportementale.

Pour autant, elle n’en est pas dépourvue. Loin de là. C’est peut-être même un grand manuel de psychologie.

Je voudrais m’arrêter avec vous, comme nous le faisons en conseil presbytéral, comme nous le faisons au catéchisme, sur les Béatitudes. Le lien entre situation pesante et Béatitudes ne saute peut-être pas aux yeux. Et pourtant !

Une de ces Béatitudes est, je crois, une clef, une source, un modèle d’une attitude face à la pesanteur ambiante et sa cohorte d’angoisses :

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu’ils seront consolés ».

Lorsqu’on lit ce verset, il y a toujours le hiatus, le paradoxe, l’incompréhension entre son début et sa fin. Comment Jésus peut-il déclarer « heureux » celui qui pleure ? Cela paraît insensé. Si l’on pleure, c’est justement parce que l’on n’est pas heureux.

En fait, « heureux celui qui pleure » pourrait être traduit, compris comme : heureux celui qui s’exprime. Heureux celui qui exprime sa douleur, son désarroi, sa peine.

On associe à ce verset presque instantanément, par réflexe, la question du deuil, de la perte d’un proche.

Or, ceux qui pleurent, ceux qui expriment leurs souffrances le font pour toutes les souffrances. Ce verset n’est pas réservé aux personnes endeuillées.

La chape de plomb de la covid et toutes ses conséquences sont bien, pour nous aujourd’hui, des souffrances.

Que dit ce verset ? Heureux celui qui pleure. Pourquoi ? Parce qu’il sera consolé.

Vous avez là un vrai traité de psychologie. La parole de Jésus pose la nécessité, les bienfaits, d’exprimer sa souffrance. C’est ce que fera une grande partie du livre des psaumes. Dans une perspective biblique, exprimer sa souffrance à Dieu consolera.

J’ai plusieurs fois pensé que la confession dans l’église catholique était finalement -peut-être- une illustration de ce verset. Dans le confessionnal, c’est plutôt la confession de ses péchés, et non pas seulement la confession de ses souffrances ; mais il se pourrait bien que le confessionnal catholique participe, volontairement ou pas, à l’exercice de ce verset.

En tout cas, ce verset ouvre vraiment un droit. S’il y a des droits et des devoirs dans la foi, nous sommes là dans l’ouverture d’un droit.

Le droit de la plainte.

Nous n’avons pas vraiment l’habitude de l’exercer dans le christianisme. On ne s’y résout pas.

Dire sa plainte ressemble à un aveu que l’on voudrait cacher.

C’est un état d’impuissance, de fragilité que l’on préférerait ne pas connaître.

Et pourtant, nous avons dans la parole biblique un droit à pleurer. Un droit à dire que nous avons mal et pourquoi nous avons mal. Un droit d’exprimer, d’expliciter le mal qui ronge de l’intérieur.

Finalement, c’est le droit d’être nous-même.

Quand on y réfléchit, c’est la moindre des choses, pouvoir être soi-même, réellement soi-même devant Dieu.

Et pourtant ce n’est pas si évident que cela. Il y a quelque part un peu de honte à faire ce constat.

La faiblesse n’est pas une valeur mise en avant dans le discours sociétal.

Pour un chrétien, c’est peut-être encore plus mal venu.

Cela signifie que nos convictions bibliques, nos articles de foi, enfin la foi tout simplement, ne nous aident pas. Que malgré tout, malgré la prédication sur le courage, malgré l’annonce de l’espérance, nous restons à fond de cale, en broyant du noir.

Et pourtant, il y a ce droit. Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui s’expriment.

Il y a peut-être un autre obstacle pour exercer ce droit. C’est mon interlocuteur. Que va-t-il penser de moi ? Que va-t-il dire ? Que va-t-il faire ?

Lorsque je suis à mon tour interlocuteur, qu’est-ce que je pense, qu’est-ce que je dis, qu’est-ce que je fais face à une personne qui exprime sa plainte ?

Parfois, en tant qu’interlocuteur, je suis gêné. Quelqu’un qui pleure ou exprime sa souffrance, déstabilise. Il met mal à l’aise. Il me renvoie à mon impuissance, à ma fragilité. Combien de fois entendons-nous des phrases qui sonnent comme des injonctions d’arrêter : « ne pleure plus, fais quelque chose, sois raisonnable, regarde la misère des autres… ».

Mais pour autant, nous avons là un droit, je dirais même un encouragement. Heureux ceux qui pleurent. Et si toutes mes convictions ne m’aident pas, à cet instant, il faut pouvoir le dire, qu’elles ne m’aident pas.

La psychologie d’aujourd’hui nous apprend officiellement, par des études, ce que Jésus a dit à sa manière, il y a deux mille ans : une souffrance qui ne s’exprime pas, une souffrance qui est enfouie ajoute de la souffrance, du traumatisme, avec toutes les conséquences néfastes qui en découlent.

Face à des paroissiens, je me suis demandé parfois, de façon beaucoup plus empirique, dans certaines situations, si telle maladie ne s’était pas déclenchée après un traumatisme.

Ainsi, quand nous enfermons une souffrance au fond de la cave, quand nous ne nous permettons pas nous-même d’y avoir accès, quand nous ne nous permettons pas de l’exprimer à Dieu, c’est une souffrance supplémentaire.

Cette béatitude, ce droit d’expression, est finalement un chemin de guérison. Dire, c’est guérir. Laisser l’autre, laisser le prochain dire ce qui passe mal, ce qui est insupportable, intenable, c’est le début de la guérison.

Le verset en grec le souligne encore plus que nos traductions. Après chacune des béatitudes, "heureux ceux qui…", la suite du verset précise « car eux ». Pour notre verset, c’est « heureux ceux qui pleurent, car eux, ils seront consolés ». C’est passer par le dire pour aboutir à la guérison.

Alors, face à notre situation sanitaire, économique, sociale, il est possible, nécessaire, heureux de fermer le poing, lever la tête, et supporter tous les vents contraires sans bouger. Il est possible, nécessaire, heureux de faire appel au courage, à l’action, à l’espérance.

Mais il est aussi possible, nécessaire, heureux d’accepter d’exprimer son abattement. Il n’est pas à nier. Il n’est pas à occulter. Il n’est pas bon d’encourager à son enfouissement, en faisant comme s'il n'existait pas.

Parfois parce que l’on est trop mal à l’aise, on cherche à s’en sortir, à couper court à l’expression de ce qui ne va pas. Couper court à l’expression de la plainte. On convoque d’autres textes bibliques.

Et il y a une attitude, une parole de Jésus qui est parfois donnée en exemple pour ne pas devoir écouter ce qui ne va pas. Pour ne pas devoir écouter sa plainte ou celle de l’autre. Alors on se persuade ou s’auto-persuade qu’il ne faut rien dire.

Un chapitre après le texte des Béatitudes, dans l’Evangile selon Matthieu, au chapitre 6, nous lisons plusieurs versets autour de l’inquiétude.

Le leitmotiv de Jésus sera : « ne vous inquiétez pas ». Est-ce un verset que l’on pourrait utiliser face à celui qui justement s’inquiète et vit mal la situation présente ? Je ne le crois pas.

Ce texte a en fait comme objectif d’introduire une idée centrale, emblématique : « cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et tout cela vous sera donné par surcroît ».

A la question "que faire face à l’inquiétude ?", la réponse de Jésus est la volonté de chercher, d’entrer dans une quête, une recherche du « Royaume de Dieu ».

L’inquiet est placé ici devant un impératif plus important que tout : il doit devenir chercheur.

Nous ne sommes pas si loin, en fait, du texte des béatitudes. Celui qui pleure recevra la consolation. Il est peut-être consciemment moins actif dans la recherche que celui cherche le Royaume de Dieu. Ce n’est pas certain.

Dans le Royaume de Dieu à chercher, il y a toute une place pour la consolation. Dieu console.

Chers amis, frères et sœurs, dans le temps que nous vivons, un temps long de difficultés inédites, donnons de la place à l’expression du ras-le-bol, de la lassitude, et acceptons d’entendre chez les autres des paroles de suffocation.

Le Dieu de Jésus-Christ donne aux humains le droit de pleurer. Il n’accepte pas que quelqu’un qui souffre soit, en plus, condamné au silence. Acceptons nos pleurs et ceux des autres. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c’est aussi par ce chemin que passe le courage, l’espérance. Amen